
Michael Löwy

Régis Debray, *Dieu, un itinéraire. Matériaux pour l'histoire de l'Éternel en Occident*

Paris, Éditions Odile Jacob, », 2001, 397 p. (illustr.)
(coll. « Le champ médiologique »).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Michael Löwy, « Régis Debray, *Dieu, un itinéraire. Matériaux pour l'histoire de l'Éternel en Occident* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.16, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1213>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1213>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Tupinambas dont trois meurent assez vite tandis que les trois autres sont baptisés en habit franciscain en présence du roi et de Marie de Médicis. Des difficultés financières et politiques (pressions de Philippe III dans le contexte des négociations du mariage entre Louis XIII et Anne d'Autriche) empêchent la poursuite durable de la colonisation malgré le soutien de particuliers (Joyeuse, Razilly ou Du Perron). Sur place, les offensives portugaises se multiplient et fin 1614, c'est le retour en France des capucins tandis que la France se rend en novembre 1615.

Le corpus de sources consiste en cinq missives (opuscules imprimés) et surtout deux récits, le premier de Claude d'Abbeville (1614), véritable moyen de propagande dans le contexte de l'arrivée des Tupinambas à Paris et des besoins financiers que requiert la suite de l'entreprise, le second d'Yves d'Évreux, document de 1615 mais immédiatement supprimé chez l'imprimeur et donc inconnu du public (un exemplaire sauvé semble-t-il). Ce corpus sert de base à une histoire globale d'une mission que l'auteur, s'appuyant sur Claude d'Abbeville, inscrit à la fois dans le cadre de la France monarchique et missionnaire. C'est ce soutien de la monarchie qui suscite l'indignation des autorités ibériques alors que le capucin fait de la présence française une réponse à la demande de conversion des indiens et une nécessité pour défendre les Tupinambas contre l'agresseur portugais. La pratique sociale du troc et l'endotisme des Français favorisent l'alliance commerciale et le métissage avec les indiens. En un mot, l'apostolat des capucins français, à la lecture des analyses de l'A., s'est adapté à une réalité humaine dont les codes relationnels avaient été établis au préalable. Les récits témoignent en ce sens d'une vision rare de l'altérité.

Faire l'histoire de cette mission à partir de textes capucins, c'est d'abord examiner « le Monde par-delà » c'est-à-dire la description de la mission elle-même et, surtout, sa mise à l'écrit par Claude d'Abbeville sous la forme d'un ouvrage à la fois récit de voyage et récit de mission : première mission lointaine des ecapucins de la province de Paris, celle de Maragnan, qui rend compte d'une « pédagogie de la douceur » fondée, selon le capucin, sur la notion de l'ignorance des populations et sur l'acceptation volontaire par les sauvages de la foi catholique. Au-delà, les capucins de Maragnan condamnent les cruautés exercées sur les indiens et défendent leur condition humaine. L'A. mène aussi une analyse comparée de l'écriture missionnaire capucine et jésuite dans laquelle il apparaît une opposition très nette entre les deux visions : côté jésuite, l'obstacle

premier à la conversion des Tupinambas consiste dans le fait qu'il s'agit d'un peuple dépourvu de toute forme de croyance naturelle. À l'inverse, les capucins parlent des aptitudes des indiens à appartenir à la civilisation. En ce sens, Claude d'Abbeville a emprunté à un texte du protestant Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*) le regard pré-ethnographique et singulier sur ces hommes et l'idéalisation produite.

Si l'*Histoire de la mission* de Claude d'Abbeville est une apologie de l'œuvre missionnaire capucine d'outre-mer, elle rencontre aussi un écho politique et religieux en France (« le Monde par-delà ») à travers le spectacle de la conversion des Tupinambas et de leur baptême sur le sol métropolitain. La publication de l'ouvrage de Claude d'Abbeville s'insérant dans le contexte publicitaire de la venue des six indiens à Paris, l'éloge de la colonisation française de Maragnan se retrouve indissociable de l'apologie de la convertibilité des Tupinambas : une conversion religieuse qui passe aussi par une conversion linguistique témoignant de l'importance, pour les capucins, de la maîtrise de la langue indigène. De même l'iconographie accompagnant le livre de Claude d'Abbeville montre les trois indiens baptisés à Paris habillés à la française, signe de la concordance entre la francisation et l'appartenance à la foi. Enjeux religieux mais aussi enjeux politiques révélés par ces textes dont celui d'Yves d'Évreux supprimé dès sa sortie parallèlement à l'approbation d'un pamphlet lusophile en français. Claude d'Abbeville fait donc de la question de la conversion des Tupinambas l'axe central de son *Histoire de la mission des Pères capucins*. Son apologie est marquée par une lusophobie évidente et une insistance sur la tolérance vis-à-vis de l'altérité indigène qui semble préparer le mythe du bon sauvage. Une annexe iconographique et une bibliographie conséquente complètent cet ouvrage préfacé par Roger Chartier.

Daniel-Odon Hurel.

122.16

DEBRAY (Régis).

Dieu, un itinéraire. Matériaux pour l'histoire de l'Éternel en Occident. Paris, Éditions Odile Jacob, », 2001, 397 p. (illustr.) (coll. « Le champ médiologique »).

Voici un livre peu ordinaire. Ce n'est pas une histoire des religions, ni un commentaire philosophique ou une exégèse biblique. Rédigé, comme tous les écrits de l'auteur avec un grand talent littéraire et un don pour les formules frappantes, il se veut un travail de médiologie, une étude des médiations matérielles, « les

menues bricoles et dispositifs » qui ont permis l'essor et la diffusion du monothéisme en Occident. Selon les mots de l'A. l'objectif est de « reculer les projecteurs de l'avant-scène vers les coulisses et les machineries de la production divine », « scruter le terre-à-terre du ciel ». Ni avocat, ni procureur et encore moins juge d'instruction, simplement médiologue, R.D. se propose une sorte d'ascèse, renonçant à la noblesse herméneutique des grands travaux philosophiques et théologiques, pour se limiter à l'étude des dispositifs matériels qui ont permis au culte monothéiste de s'imposer dans le monde occidental.

S'il fallait résumer en un mot la démarche de l'A., ce serait celui de matérialisme. Il ne s'agit pas du matérialisme historique de Marx et Engels – les classes sociales ou le mode de production capitaliste sont rarement mentionnés dans le livre – mais d'une sorte de matérialisme technique inspiré par les travaux de l'anthropologue (pré-historien) Leroi-Gourhan, auquel R.D. rend hommage. La religion a besoin d'organes et d'outils matériels pour exister, elle ne peut se déployer que grâce à de la matière organisée (des stèles, croix ou dalles) et de l'organisation matérialisée (collèges églises, etc.).

Le livre – richement illustré de vignettes et images – est divisé en trois grandes parties : « Couronnement », pour les origines juives du monothéisme, « Déploiement », pour l'essor du christianisme, et « Effacement » pour le déclin contemporain. L'argument fait usage d'une vaste bibliographie historique, archéologique, philosophique et parfois – rarement – sociologique, mais se situe sur son propre terrain médiologique, celui des médiations matérielles et des moyens de la transmission.

Ainsi, par exemple, sur les origines : Dieu est impensable sans l'écriture et la roue, sans un certain usage politique des innovations techniques. L'écriture, insiste l'A., est la manufacture du Dieu unique ; à l'origine, moyen d'enregistrement comptable, fait pour décompter les stères de grain et les têtes de bétail, elle est devenue, par un magistral détournement, un levier de transcendance. C'est la destruction du Temple de Jérusalem et l'exil en Babylone qui ont obligé les clercs hébreux à inventer un outil nouveau, un temple sans le Temple : la Torah – « la catastrophe est la mère du monothéisme et l'alphabet, son père ». Dénonçant ce qu'il appelle « le spiritualisme primaire », R.D. met l'accent sur le fait que la mémoire s'est matérialisée en rouleaux de papyrus : sans écriture, pas de Dieu. Ce n'est pas un hasard si les Tables de la Loi sont censées avoir été écrites

directement par le doigt divin : il y a une inhérence de la Lettre à l'idée de Dieu.

Cependant, dès que Dieu est saisi par la Raison graphique, l'émotionnel est expulsé et l'on voit apparaître les résultats inévitables de la « tyrannie de la lettre » : les monopoles cléricaux du commentaire, le dogme, l'Inquisition.

Avec l'avènement du christianisme, le rouleau de papyrus de la Torah est remplacé par le codex en parchemin de l'Évangile ; c'est une matière organisée réduite et une organisation matérialisée consolidée : moins de matière écrite et plus de personnel administratif. Et cela dès l'origine : qu'est-ce que l'entreprise apostolique sinon un « bureau de centralisation et de réexpédition de correspondance destinée à faire reconnaître la messianité de Jésus » ? Aborder le fait chrétien par les textes, argumente l'A., c'est prendre l'effet pour les causes : la collection des textes normatifs (le « Canon ») a résulté d'une décision ecclésiale (ou administrative). Pour transmettre il faut s'organiser, et organiser, c'est – inévitablement – hiérarchiser : l'histoire du christianisme est d'abord celle des corps médiateurs hiérarchisés, des Églises et des Curies.

Avec l'invention de l'imprimerie, on change de méthode d'écriture, mais aussi de religion : l'Église perd son monopole de reproduction et de circulation et la Réforme protestante devient possible. « Enlevez Gutenberg de la scène et Luther devient un prophète en chômage technique » : la typographie n'est pas la cause du protestantisme, mais elle l'autorise. Ce n'est pas un hasard si le berceau de l'imprimerie, l'Allemagne, fut celui de la Réforme. R.D. prend à son compte la célèbre formule de Victor Hugo dans *Notre Dame de Paris* : « ceci tuera cela » (l'imprimerie face à l'Église).

La dernière partie du livre analyse, toujours en termes médiologiques, les transformations du religieux qui résultent du passage de la graphosphère à la vidéosphère : primat de l'émotionnel sur le discursif, de l'individu sur le groupe. Les vieilles Églises tentent de s'adapter, en remplaçant le doctrinal par le charismatique. Avec l'avènement de la télévision et de la reproduction numérique, on assiste à l'apparition d'un divin en kit, susceptible de bricolages, collages et détournements.

Reste que – et c'est la conclusion « philosophique » du livre – nos croyances changent avec nos outils, mais non notre disposition à croire. Quelque chose d'invariant persiste à travers les siècles : le besoin, pour les sociétés, d'un point d'accroche « extérieur », interdit de manipulation technique ou critique : le sacré.

On pourra sans doute accuser l'A. de « matérialisme primaire » ou de réductionnisme technologique ; on critiquera certaines conclusions trop péremptoires et non démontrées ; on regrettera son manque d'intérêt pour la sociologie des religions et pour les questions – bien « matérielles » – qu'elle pose, depuis Marx et Weber (rapport entre capitalisme et religion). Il n'empêche : sa démarche « médiologique » – qui se veut simplement complémentaire et non substitutive des autres approches scientifiques ou herméneutiques – est originale et apporte un regard nouveau sur l'histoire du monothéisme occidental. En insistant sur les « dispositifs », les outils et les supports, elle contribue à enrichir notre connaissance des faits religieux.

Michael Löwy.

122.17

DEBRAY (Régis).

L'Enseignement du fait religieux dans l'école laïque. Rapport au ministre de l'Éducation nationale. (Préface de Jack Lang), Paris, Odile Jacob, Franche-Comté, SCEREN, avril 2002, 60 p.

À la demande du ministre de l'Éducation nationale, Jack Lang, R.D. a remis, le 14 mars 2002, un rapport sur l'enseignement du fait religieux à l'école publique. Ce texte court et dense se divise en cinq parties distinguant d'abord les attentes, les résistances et les contraintes d'un tel enseignement. L'introduction de l'histoire des religions à l'école publique fait l'objet d'un consensus au nom de préoccupations patrimoniales, sociales et morales. L'A. s'en démarque et insiste sur la nécessité de lutter contre une perte de profondeur historique dans une société marquée par une culture de l'immédiateté. « L'effondrement ou l'érosion des anciens vecteurs de transmission (...) reporte sur le service public d'enseignement des tâches élémentaires d'orientation dans l'espace-temps » (p. 15). Il est impossible de lutter contre l'inculture religieuse sans renforcement des humanités en général. Il ne s'agit ni d'un retour de Dieu à l'école comme le craignent les laïcs, ni d'une porte ouverte au relativisme, comme le redoutent les religieux. Afin d'éviter toute « confusion des magistères » (p. 42), R.B. rejette l'idée d'un nouveau cours, mais prône l'incorporation du fait religieux dans les programmes. Ensuite, il examine la signification de la laïcité française au regard de ce souci : « Le temps paraît maintenant venu du passage d'une laïcité d'incompétence (le religieux, par construction, ne nous regarde pas) à une laïcité d'intelligence (il est de notre devoir de le comprendre) » (p. 43). Il propose enfin

douze recommandations afin de mettre en œuvre une approche critique, comparative et pluraliste du fait religieux dans les programmes du primaire et du secondaire. Une formation initiale des enseignants sera prévue lors de la deuxième année d'IUFM. Seront mis en place également des sessions nationales de formation continue. L'École pratique des Hautes Études est désignée comme établissement ressource susceptible de mettre en réseau les compétences en matière de sciences des religions.

Depuis la publication de ce rapport, un Institut européen en sciences des religions a été mis en place sous les directions de R.D. et Claude Langlois, ancien président de la section des sciences religieuses de l'EPHE. Le 7 novembre 2002, un séminaire interne a réuni à l'initiative de la Direction à l'enseignement scolaire (DRESCO) 300 inspecteurs généraux afin de réfléchir à la manière d'aborder les questions de religion à l'école.

On peut regretter que le module proposé par R.D. aux étudiants des IUFM s'intitule « philosophie de la laïcité et histoire des religions », comme si la transmission de la laïcité se situait au niveau des valeurs, de l'idéologie et non des faits. Or, depuis vingt ans un important travail scientifique historique, socio-historique et comparatif sur la laïcité a été réalisé. N'est-ce pas la transmission de celui-ci qu'il s'agit de privilégier plutôt qu'une mémoire militante et univoque de la laïcité ?

Bérangère Massignon.

122.18

DESCOULEURS (Bernard), éd.

La Laïcité a-t-elle perdu la raison ? L'enseignement sur les religions à l'école. Paris, Éditions Parole et Silence, 2001, 331 p. (Préface de Jean-Claude Petit).

Cet ouvrage collectif est le fruit des travaux d'un séminaire du Centre Universitaire catholique de Bourgogne où les auteurs enseignent. Il propose une réflexion sur les enjeux et la méthodologie d'une transmission du fait religieux à l'école, puis propose une lecture critique des programmes et manuels du secondaire en la matière.

Les AA. s'accordent pour privilégier une approche du religieux comme fait de culture. Le religieux n'est pas seulement une affaire privée concernant l'intériorité du croyant, mais un fait culturel qui interroge, à travers ses réalisations visibles, son impact civilisationnel. C'est pourquoi aborder le fait religieux à l'école publique apparaît légitime. Jean-Philippe Pierron et B.D. mettent en garde contre une